

Une évasion des Pontons Anglais

en 1807

Le Capitaine LECROISEY des Moitiers d'Allonne (Manche)

Par Gabriel VANEL

I

Il y a une soixantaine d'années, vivait dans la commune des Moitiers d'Allonne, non loin du havre de Carteret, un vieux loup de mer ancien compagnon de Surcouf à l'île de France et dans les mers de l'Inde, le capitaine LECROISEY, bien connu des gens du pays. Retiré, quand l'âge était arrivé, sur une propriété qu'il avait achetée et qu'il exploitait lui-même, il s'était marié et jouissait, auprès des habitants du bourg et des campagnes voisines, d'une considération méritée. On le regardait comme un de ces vieux représentants des guerres de la Révolution et du Premier Empire, dont les exploits avaient, plus d'une fois, imposé aux Anglais la terreur et le respect. Après 1815, il avait dû rentrer dans ses foyers, mais il en était bientôt reparti pour commander des navires de commerce, à bord desquels il navigua pendant longtemps.

Grand, fort, bien découpé, avec des épaules larges, des muscles puissants et une voix capable de dominer la tempête, il conservait encore dans sa verte vieillesse, une apparence de force calme et décidée qui rappelait le corsaire de jadis.

Parti tout jeune à bord des long-courriers qui faisaient le commerce des mers lointaines, il avait fait, dans cette rude navigation, son apprentissage de marin et n'avait pas tardé à entrer dans cette fameuse confrérie des *Frères de la Côte*, au sein de laquelle SURCOUF et les autres capitaines de corsaires recrutaient la majeure partie de leurs équipages.

Il se trouvait à l'île de France, débarqué et cherchant à s'employer, ce qui n'était pas facile dans la marine marchande à cause des croisières anglaises, au moment où SURCOUF, à ses débuts, armait le petit brick *Le Hazard*, devenu célèbre depuis. Son air décidé, sa jeunesse et ses aptitudes physiques plurent au fameux corsaire qui l'admit à son bord. Il fit campagne avec lui et devint un de ses plus fidèles compagnons. Sa bravoure et sa bonne conduite lui valurent bientôt un grade dans l'état-major des vaisseaux de son chef. Il prit part, aussi bien à bord du *Hazard* que de la *Confiance*, aux courses légendaires que GARNERAY nous a si bien dépeintes dans ses *Voyages, Aventures et Combats*.

Le 29 Janvier 1801, SURCOUF, commandant la *Confiance*, mettait à la voile pour Bordeaux. Le héros de la prise du *Kent* et de tant d'autres exploits surprenants, rentra en France pour se marier et reprendre la vie de famille, Le 13 avril suivant, après une traversée des plus accidentées, il trouvait les passes de la Gironde bloquées et ralliait La Rochelle, où il dut débarquer sa cargaison.

Son mariage avec Mademoiselle Marie-Catherine Blaise, eut lieu à Saint-Malo, un mois après, le 28 mai 1801. SURCOUF menait aussi rondement les affaires de sentiment que les combats et les abordages. Il n'avait que vingt sept ans !

Resté à l'île de France, LECROISEY fut requis pour le service de l'Etat, et embarqué sur la division de l'amiral LINOIS. C'était en 1805.

On sait quel fut le triste sort de cette division. Une des deux frégates, *L'Atalante*, enveloppée dans un terrible raz de marée au mouillage de la baie de la Table, près du cap de Bonne-Espérance, fut jetée à la côte et se brisa sur le rivage. Son équipage fut réparti à bord des deux autres vaisseaux, le *Marengo*, de 74, que montait l'amiral LINOIS, et la *Belle-Poule*, de 40, que commandait le capitaine BREUILLAC.

Le 14 mars 1805, par le travers des Açores, le *Marengo* et la *Belle-Poule* furent découverts et chassés par l'escadre de l'amiral WARREN (1), qui se composait de sept vaisseaux, dont deux à trois-ponts, le *London* et le *Foudroyant*, et de trois frégates,

Malgré son immense infériorité, LINOIS voulut combattre. La division française, qui avait pu s'éloigner quelque peu du gros des Anglais, soutint, de cinq heures du matin à midi, un combat inégal et meurtrier contre le *London*, le *Ramillies* et l'*Amazone*. Ecrasés par le nombre et hors d'état de se défendre, les deux vaisseaux furent obligés d'amener leur pavillon. LINOIS était gravement blessé.

Les équipages furent embarqués sur l'escadre anglaise, qui entra à Portsmouth après une traversée de six semaines. Le séjour des pontons allait commencer Pour les vaincus.

LECROISEY fut conduit à bord de l'un des vieux vaisseaux démâtés, encombrés de fardages, de cloisons et de grilles en fer qu'on assignait pour prison aux malheureux qui avaient la mauvaise chance de tomber entre les mains des Anglais. Ces vieux trois-ponts, uniformément peints en noir, arqués et déformés par l'âge et les tempêtes, aux carènes verdies et souillées par toutes sortes de détritrus, étaient ancrés à l'entrée de la rivière de Portchester et ressemblaient de loin à d'immenses sarcophages.

C'étaient, en effet, des tombeaux dans lesquels la barbarie anglaise ensevelissait vivants la jeunesse et le courage malheureux. Les batteries, à peine éclairées par d'étroits sabords grillés de fer et parcimonieusement espacés, étaient encombrées par une foule de plusieurs centaines de prisonniers, mal vêtus, encore plus mal nourris, et obligés de vivre dans une atmosphère méphitique tellement viciée, qu'un nouvel arrivant pouvait difficilement Supporter cette épreuve sans se trouver mal. Il fallait la santé robuste et le caractère ferme et résolu d'un homme tel que LECROISEY, pour résister sans faiblir à cette première impression. Du reste, peu de marins eurent jamais autant d'énergie et de courage que les officiers corsaires de ce temps là. Cette justice leur a été rendue par tous ceux qui ont eu à traiter ce sujet.

Nous ne ferons pas ici la description des misères qu'avaient à supporter les prisonniers. Elles ont été décrites plusieurs fois et par les témoins les plus autorisés. Le souvenir des horreurs subies était naguère encore si vivant, qu'une des victimes, le capitaine de vaisseau de BONNEFOUX, qui est mort en 1855, en laissant des *Mémoires* publiés récemment, pouvait écrire au milieu du XIXe siècle ces lignes accusatrices, écho du sentiment national à cette époque : « Les pontons ont laissé de longues traces dans l'esprit des Français qui y ont survécu. Un ardent désir de vengeance a longtemps couvé dans leurs cœurs; aujourd'hui même que de longs rapports de paix ont établi tant de sympathies entre les deux nations alors ennemies, je doute que, si l'harmonie venait à être troublée entre elles, le souvenir de ces lieux horribles, dont l'établissement fut la honte de l'Angleterre, n'éveillât encore d'âpres ressentiments, de vifs mouvements de courroux chez ceux qui furent condamnés à les habiter, ou seulement qui ont entendu de leurs parents, le récit des maux qu'ils y ont soufferts. »

Il ne faut donc pas s'étonner si, à bord de ces mortelles prisons, les tentatives d'évasion étaient l'objet de la pensée constante de tous ces malheureux. Aucune chance, même la plus minime, n'était laissée de côté et l'ingéniosité des chercheurs revêtait toutes les formes. Le moyen le plus hasardeux, le moins certain, était pesé, calculé ; le travail le plus long et le plus minutieux, la patience la plus énervante, ne rebutaient pas les travailleurs, et cela, quatre-vingt-dix fois sur cent, en pure perte.

Découverts, repris et brutalement réintégrés sur leurs pontons, les évadés ne perdaient cependant ni l'espérance, ni le courage et, aussitôt délivrés du black-hôle, reprenaient patiemment leur travail de Pénélope. Le black-hôle, où l'on jetait, pour dix ou quinze jours, les prisonniers capturés au cours d'une évasion, était Lin cachot de six pieds seulement dans tous les sens, pratiqué dans la cale et où l'air ne parvenait que par quelques trous ronds, qui n'auraient pu donner passage à une souris. On n'y déposait qu'une fois par jour une faible ration de pain et d'eau, et pendant tout leur séjour dans cet antre

infect, les condamnés livrés à la vermine et semblables à des cadavres, restaient au milieu de ténèbres épaisses.

Comme ses camarades, LECROISEY tenta plusieurs fois de s'évader. Plusieurs fois, repris et emprisonné, il épia sans faiblir une occasion qui se fit longtemps attendre. Son esprit décidé et sa résolution lui avaient attiré sur son ponton de nombreux amis. Ses tentatives étaient favorisées par l'ascendant qu'il avait su prendre ; aussi les Anglais pour se débarrasser d'un prisonnier si actif et si influent, prirent ils le parti de le changer de milieu et de le faire passer sur un autre vaisseau.

C'était un soir du mois d'octobre 1807. Le ciel était sombre et un brouillard assez épais commençait à s'étendre sur la baie. Un canot, monté par deux hommes, vint accoster silencieusement le radeau sur lequel se tenaient une sentinelle et Lin officier du ponton. Ce radeau se trouvait placé au bas de l'escalier qui servait à monter sur le pont supérieur. Un des matelots débarqua et remit à l'officier qui l'attendait un ordre du Transport Office. Peu de temps après, LECROISEY était amené sur le radeau, escorté par deux soldats de marine.

On le fit entrer dans le canot : l'un des deux marins se mit à la barre et l'autre se saisit des avirons pour conduire le prisonnier à bord du ponton La *Vengeance*, mouillé plus loin dans la baie et où il devait être interné.

Nous laissons ici la parole au vieux corsaire, qui, malgré tous les droits qu'il avait à reconquérir sa liberté, malgré les mauvais traitements et les tortures que les Anglais lui avaient fait endurer, n'aimait cependant pas, plus tard, à raconter la manière quelque peu brutale dont il avait usé avec ses gardiens.

II

Il faisait très sombre, disait-il, quand le canot démarra. De plus, la brume au lieu de se dissiper, augmentait de minute en minute. Nous devons traverser une assez grande distance dans la baie, et je remarquai qu'à peine arrivés à quelques encablures, il était impossible de distinguer la masse du ponton, ni d'apercevoir plus loin les autres vaisseaux, ancrés à la file.

Une idée germa aussitôt dans mon esprit. Si je pouvais, par un coup de surprise, me débarrasser d'un des Anglais, l'autre serait sûrement dans l'impossibilité de me résister. J'avais donc des chances pour m'emparer de l'embarcation et essayer de gagner les côtes de France. Traverser la Manche dans un faible canot, c'était hardi, mais d'autres l'avaient fait et l'on n'y regarde pas de si près quand il s'agit de la liberté. J'observai attentivement mes deux gardiens. Un seul, celui qui tenait la barre, était armé d'une paire de pistolets, qui ne pourraient guère lui servir dans une attaque brusque et imprévue.

Mes réflexions furent bientôt faites et je résolus de tenter un coup d'audace. En ce moment, les minutes étaient des siècles et il ne fallait pas laisser passer l'occasion, ni l'instant propice. La chance me favorisa,

Arrivés vers le milieu de la baie, la chaîne de fer qui pendait à l'avant se désarrima et tomba dans l'eau. L'Anglais qui était aux avirons, se leva et passa à l'avant pour la haler à bord, Je me trouvai seul en face de celui qui tenait la barre. L'autre, occupé avec sa chaîne, me tournait le dos et trois bancs nous séparaient.

D'un mouvement plus vif que la pensée, je me jette sur le premier en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je le prends à bras le corps, le renverse hors du canot et, saisissant un aviron, d'un coup lancé avec une force que décuplait la gravité de ma situation, je dus lui briser plusieurs côtes et l'envoyai par le fond. Du reste, il ne reparut pas.

Et d'un ! Mais tout n'était pas fini. J'avais à peine repris mon aplomb, que l'autre était sur moi et essayait de me renverser au fond de l'embarcation. Le plus fort était fait, et, tonnerre de Brest ! On ne rase pas un matelot de SURCOUF comme un ivrogne de Portsmouth ! J'en avais vu bien d'autres ! Je

lui étreignis la gorge de la main droite, pendant que de la gauche, je lui saisis la jambe et l'étendais à moitié étouffé, entre les bancs du canot.

Le *goddam* voulut crier. Impossible ! Il comprit à qui il avait affaire et ne remua plus. Je savais assez d'anglais pour m'exprimer dans sa langue, aussi, desserrant un peu ma main, pour lui permettre de respirer, je lui tins ce petit discours : « Ecoute et choisis : ta vie est entre mes mains. Ou tu vas te laisser bâillonner de bonne grâce et prendre un aviron pour nager avec moi, ou bien je te serre la gorge avec la poigne que tu connais et je t'envoie rejoindre ton camarade. Je vais compter jusqu'à cinq ; si d'ici là, tu n'as pas accepté, tu es un homme mort ! » Je n'avais pas compté jusqu'à trois, que l'anglais criait qu'il se rendait et ferait ce que je voudrais. Il tremblait de tous ses membres et ses dents claquaient. Je l'avais un peu serré, histoire de lui prouver ma compétence, ce qui avait nui à sa respiration.

Je profitai de ce moment de prostration pour lui attacher proprement mon mouchoir autour de la bouche, à cette seule fin de l'empêcher d'appeler ses parents à son aide, et quand je le vis un peu remis, je lui ordonnai de prendre un aviron et de nager en douceur vers l'entrée de la baie. « Souque ferme ! Lui dis-je ; tu auras du brouillard pour te désaltérer et pas de lampion pour étudier ma physionomie. En échange, si tu bronches ou fais mine de crier au secours, je te fends la tête ! En route ! » Et je me plaçai derrière lui, prêt à l'assommer s'il essayait de s'émanciper.

Le brouillard était complètement tombé. On n'y voyait pas à 10 mètres, mais j'avais eu assez de loisirs pour étudier les abords de la baie et je savais quelle route il fallait tenir pour gagner le large.

Une dernière épreuve nous attendait. Nous devions passer assez près du stationnaire qui gardait l'embouchure de la rivière. Par ce temps de brume épaisse, nous pouvions nous jeter sur le vaisseau, ou passer si près que les sentinelles eussent certainement entendu le bruit de nos avirons. Dans les deux cas, c'était la fin de mon aventure.

Heureusement le vent qui nous était favorable et qui nous poussait dans notre route avec la marée descendante, nous faisait aussi dériver en dehors de l'endroit où était ancré l'anglais. Je pus à peine distinguer vaguement une silhouette confuse qui ne fit qu'apparaître un instant par bâbord à nous. Je surveillai de près mon prisonnier à ce moment là, et s'il avait essayé de pousser le moindre cri, j'étais résolu à l'étrangler net. Du reste, avec son bâillon, la tentative eût été difficile. Mais il ne broncha pas et continua de ramer tranquillement.

Après avoir nagé pendant plus d'une heure, je jugeai que nous avions dépassé la zone dangereuse et permis à l'anglais d'enlever son bâillon. Je l'avais si bien terrifié dans la courte lutte où je l'avais terrassé qu'il n'avait encore osé ni dire un mot ni regarder derrière lui.

La nuit tomba tout à fait. La brume s'épaississait toujours et c'est au juger que je dus mettre le cap sur les côtes de France.

Ces circonstances réunies me sauvèrent certainement des périls sans nombre qui rendaient mon audacieuse tentative des plus aléatoires. D'abord en ne voyant pas rentrer son canot, le commandant de la *Vengeance* avait dû donner l'alarme et les embarcations de l'escadre devaient en ce moment sillonner la baie. De plus, la côte était continuellement longée par des cotres de la marine royale, chargés exclusivement de la recherche et de la découverte des bateaux suspects. Les pêcheurs eux-mêmes ne se faisaient pas faute, pour gagner une prime élevée, de surveiller en mer les chaloupes auprès desquelles ils passaient.

Grâce à l'obscurité, nous voguâmes inaperçus dans les eaux anglaises, et, quand, cédant aux émotions et à la fatigue, mon compagnon dû abandonner son aviron, pour s'assoupir, la tête sur ses genoux, nous étions déjà assez loin des côtes et en pleine mer. Veiller était pour moi une question de vie ou de mort ; aussi je n'eus pas besoin de me faire une grande violence pour ne pas céder au sommeil. D'ailleurs, la

joie d'avoir échappé à mes geôliers, et l'apparition tant désirée des côtes de France, que je pensais voir se détacher bientôt à mes yeux auraient suffi pour me tenir éveillé.

Je saisis les deux avirons et nageai longtemps, sans à peine sentir la fatigue.

Je me reposais souvent et sentais que le canot était entraîné vers le large par le vent et les courants.

Rien, pendant cette longue nuit, ne vint troubler ma sécurité.

Quand je crus le matin proche, je réveillai l'anglais, qui s'était affalé dans le fond du canot et je lui intimai l'ordre de reprendre son aviron. Il obéit sans murmurer.

Nous nagions depuis assez longtemps quand une lueur blafarde teinta l'horizon : la brume, qui s'était maintenue intense toute la nuit, se dissipait sous les rayons du soleil et l'aurore se levait sur les flots. Je respirai à pleins poumons cet air qui me promettait la liberté et je me levai pour voir si quelque voile ne paraissait pas au large.

Autour du canot, rien que l'immensité. Je me remis aux avirons. Le soleil était déjà haut sur l'horizon quand l'anglais commença à gémir de fatigue, de faim et de soif. J'étais, sur ce chapitre là, aussi bien loti que lui, mais c'était le moindre de mes soucis. L'espoir soutenait mes forces et m'empêchait de trop sentir les tiraillements de mon estomac. La soif seule me tourmentait. Vers midi, nous devions avoir parcouru une bonne distance, quand en me soulevant sur mon banc, je crus apercevoir une voile qui dépassait au loin la crête des vagues. La mer était belle avec une petite houle du Nord-ouest.

Je mis mes mains au-dessus de mes yeux; plus de doute ; un brick approchait, orienté grand large.

A ce moment, mon cœur se serra. Le brick avait le cap sur nous et marchait rapidement. S'éloigner suffisamment de sa route me paraissait impossible, et, d'ailleurs, nous apercevrait-il, nous, si petits dans l'immensité ? Je le craignais et le désirais à la fois, car, même en nageant vigoureusement, et mon anglais était à bout de forces, je ne pouvais éviter que le brick ne passât à une assez petite distance de notre embarcation. Et alors, quelle était la nationalité ?

Ce fut un moment cruel à passer: nous étions tous les deux exténués. Mais l'attente ne fut pas longue et, une demie heure ne s'était pas écoulée, que le navire était dans nos eaux. Il nous avait aperçus et serrait le vent pour nous couper par notre avant, à portée de voix.

A mesure qu'il s'était rapproché, je n'avais pas été longtemps sans reconnaître à certains détails de sa coque et de son gréement qu'il sortait d'un chantier français. A la vérité, les Anglais nous avaient fait tant de prises qu'ils avaient utilisées, que ce navire pouvait être monté par des ennemis, mais cependant les plus grandes chances militaient pour que je fusse en présence de compatriotes.

Je m'étais levé sur mon banc et agitais mon chapeau, en criant le plus fort qu'il m'était possible.

Parvenu à portée de la voix, le brick cargua sa misaine et mit ses voiles en ralingue. Un homme parut sur l'avant et, s'arc-boutant sur le bossoir, s'élança sur la lisse et nous héla :

« Ohé ! Du canot ! Accostez bâbord ! »

Hourrah ! C'étaient bien des Français ! J'étais sauvé !

Ce brick était un corsaire qui rentrait d'une croisière à l'entrée de la Manche. . Quelques coups de rames suffirent pour nous mettre bord à bord et, en deux mots, j'eus bien vite expliqué à l'équipage ma situation. Des cris de joie accueillirent mes paroles ; plusieurs matelots enjambèrent les bastingages, et sautèrent dans le canot.

Mais alors la scène changea.

Le marin anglais, que j'avais si bien arrangé, fut violemment pris à partie par les nôtres et les cris : A l'eau ! A l'eau ! retentirent de tous côtés.

Je vis qu'il n'était que temps d'intervenir si je voulais lui sauver la vie, et, à mon avis, outre le service qu'il m'avait rendu un peu forcément, c'était déjà trop d'avoir son camarade sur la conscience.

Je me précipitai entre le malheureux qui était devenu livide et les matelots français et, étendant les bras, je les empêchai d'approcher de l'anglais. « Cet homme est mon prisonnier, leur dis-je : ils étaient

deux qui étaient venus m'amariner pour me conduire dans un autre ponton. J'en ai envoyé un par le fond. C'est assez. Celui-ci m'appartient : il m'a rendu service et a contribué à me sauver en nageant avec moi depuis hier. Je veux en faire ce que je voudrai et son sort me regarde ! »

Je dus parlementer encore assez longtemps pour empêcher mes sauveurs d'écharper l'Anglais. A la fin, cédant à mes instances et au conseil de leurs officiers, ils me laissèrent libre d'en faire à ma volonté.

« Eh bien ! dis-je à l'Anglais, choisis ou de venir avec nous, prisonnier en France, ou d'essayer, seul dans ce canot, de regagner ton pays. » Je dois dire qu'il n'hésita pas. Il me supplia de le laisser partir et me remercia les larmes aux yeux de ce que j'avais fait pour lui. On lui jeta quelques provisions et nous l'abandonnâmes à son sort.

Le brick remit le vent dans ses voiles et, après m'être un peu réconforté, car j'en avais un sensible besoin, je me laissai aller au plaisir de me sentir sur un bâtiment français. L'équipage me prodiguait tout espèce de soins et la joie de ces braves gens égalait la mienne.

Peu de temps après, je débarquai à Dieppe, sans avoir fait de mauvaise rencontre et je repris le chemin du pays. Mais je jurai bien de ne plus m'engager sur les navires de l'Etat, à bord desquels on était presque toujours fait prisonnier. J'avais assez du séjour des pontons et l'hospitalité anglaise n'avait pour moi aucune espèce de charme. Leur envoyer du fer, du plomb, leur tailler le cuir avec la hache ou le sabre d'abordage, oui ! manger leur soupe, non !

Et j'ai tenu parole.

Je revins dans les mers de l'Inde où je naviguai jusqu'à la paix, soit à bord de négriers, soit à bord de corsaires, et j'eus la chance de ne pas tomber aux mains des *goddam*.

Tel fut le récit du vieux marin.

III

LECROISEY était sincère. Il n'aimait pas à raconter les détails de son évasion. Cet homme, surpris à l'improviste et noyé avant d'avoir le temps de se reconnaître, le gênait. Il avait tué et blessé nombre d'ennemis à l'abordage et dans des luttes corps à corps, mais là, ce n'était plus la même chose et sa rude conscience de matelot lui faisait préférer le combat à armes égales.

Il mourut fort âgé et repose dans le cimetière de son village.